

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 38

Artikel: Voyage patriotique de M. Malinet
Autor: Besançon, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186548>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et lo syndiquo fe tot ébayi dè la cheintrè asse frâide qu'on pécliet dé porta et dè vairè que l'étai bo et bin dè l'oo. La va catsi dein lo gardaroba et dit à Satan : Du que l'ardzeint vo cotè pas mè què cein, vo n'ai diéro fauta dão noutro. Vo faut don derè cein que no vo dévetreint po lo pont.

— Eh bin, se dit lo diablio, démando finnalement l'âma dè la premire dzein que passérà dessus.

— D'accou ! se repond lo syndiquo, et va queri 'na folhie dè timbro dè 15 centimes po écrirè la conveinchon, et tandi que lo syndiquo écrisâi, lo diablio sè tsapouzivè lè griffes avoué lo garni âo syndiquo.

Lo diablio s'eingadzà don à férè lo pont tandi la né, lo garantit po cinq ceints z'ans et après avâi signi, dese bounâ né et s'ein alla

Lo leindéman matin, lo syndiquo va vairè. Trâovè lo pont fé. Lo diablio qu'étai achetâ sù 'na bouenna dè l'autre coté, lo vâi veni et lâi dit : Vo vairè se su dè parola, vouaique lo pont ! ora y'atteindo que cauquon passâi po avâi se n'âma, et sarâi-te vo syndiquo ?

— Oh que na, me n'ami ! Adon lo rusâ syndiquo pousè que bâs on sa, lo détatsè, ein fâ sailli on tsin qu'avâi on bernâ attatsi à la quiua, et que sè met à traci su lo pont coumeint se l'avâi z'u lo diablio à sè trossès. — Ora, cordè après voutre n'âma, se crie lo syndiquo à Satan.

Lo diablio furieux dè cllia farça, sooo dè sa catsetta on cornet dè dynamita po férè châotâ lo pont; mâ à cé mémo nomeint ye vâi l'eincourâ dè Dieuchenene que vegrâi avoué la crâi et tota 'na procéchon po benni lo pont, et lo pourro Satan n'eut què lo temps dè sè sauvâ, kâ vo sédè que ne pâo pas supportâ dè vairè la crâi, et on iadzo lo pont bénî, adieu po lo déguelhi.

Et vouaique coumeint cé pont a étâ fé et porquè on l'a batsi lo *Pont dão Diablio*. Faut avouâ que lo syndiquo n'a pas étâ dâi plie honéto dein cé affèrè quie, et que l'a fé lo bracaillon, mâ po lo puni, quand l'a volliu preindrè son bocon d'oo, cein est revenu brâza et s'est bin tant soupliâ lè dâi que l'a du mettrè dâi podju tandi 15 dzo.

VOYAGE PATRIOTIQUE DE M. MALINET

3. PAR M. J. BESANÇON.

Peu à peu la gaité envahit Mr le Conseiller; ses joues devenaient purpurines et lorsqu'on fut au Champagne, il s'avouait intérieurement qu'en ce moment là, il eût fort mal dirigé un examen à l'école primaire. Il lâcha même un : Vive Gambetta, assez accentué.

— Modérez-vous, Mr, lui dit son compagnon, on nous observe.

La séance fut longue ; après le dernier petit verre, le Français pria Mr Malinet de lui donner sa carte :

— La voilà, cher Monsieur.

— Comptez que je me présenterai chez vous à mon prochain voyage.

Aujourd'hui je pars pour Berne, où je suis attendu.

— Chez votre ambassadeur.

— Je ne crois pas. Il serra la main du conseiller et disparut dans la foule.

Bientôt A. Malinet réussit, non sans peine, à se lever, et tout étourdi et tout ravi, il prit le chemin de la gare. Une fois qu'il fut dans le train, il ne tarda pas à se laisser gagner par un sommeil réparateur. Un employé, qui le connaissait, le réveilla à temps, et à dix heures précises, rafraîchi et bien heureux, il tomba entre les bras de son épouse adorée.

— A-tu fait bon voyage ?

— Quand je te disais, Pernette, que je le verrais, quand je te disais que je lui parlerais, à ce grand homme.

— Tu l'as réellement vu ?

— Nous avons passé ensemble toute la journée.

— Et voilà les journaux qui prétendent qu'il a prononcé un grand discours, à Tours.

— Ils ne savent pas ce qu'ils disent, les journaux ! Des menteurs ! quoi ?

Mr Malinet, avant de s'endormir, déroula devant sa femme les événements que nous avons racontés.

— Hum, hum, fit-elle. Auguste, n'en dis rien au cercle. Garde tout cela pour toi, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ?

— C'est plus prudent.

— Ah ça, penserais-tu qu'on m'a mis dedans comme un âne ?

— Non, non ; nous en reparlerons demain.

Le lendemain, au grand ébahissement des habitués du cercle, le Conseiller leur déclara que Gambetta, incognito, avait assisté au tir fédéral ; que lui, Malinet, s'était longtemps entretenu avec le président de la Chambre, lequel ne l'avait quitté que pour se rendre à Berne.

— Impossible, crie-t-on de toutes parts ; tenez, conseiller, prenez la Gazette et lisez.

— Inutile ; je sais ce que je sais.

Devant l'opiniâtreté de M. A. Malinet, les autres membres du cercle n'insistèrent pas ; ils finirent même par s'imaginer qu'ils avaient tort.

Le Conseiller était triomphant ; Pernette semblait humiliée, et chaque jour Auguste maudissait les vues étroites du sexe féminin, créé uniquement pour entraver les grandes pensées du sexe fort.

Huit jours après, Mr Malinet recevait la circulaire suivante :

« Coupage et Cie., vins de table et de dessert, liqueurs fines en tous genres. Cette.

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous prévenir que Mr Léon Pichon, représentant de notre maison, ira prochainement vous visiter. Veuillez lui réservier vos commandes.

Agréez, etc.

Coupage et Cie., à Cette.

N. B. Ci-joints nos prix courants. »

La circulaire n'était pas fermée. Aussi M^e Pernette Malinet la déplia la première.

— Auguste, comment se fait-il qu'on t'annonce la venue d'un commis voyageur en vins ?

Le Conseiller lut à son tour cette épître.

— Ma foi ! Je n'y comprends rien, ils sont comme cela, les marchands de vin ; ils envoient leurs circulaires partout. Ah ! je le recevrai bien celui-là !

Pernette eut un sourire indéfinissable.

Deux jours plus tard on sonna chez Mr le Conseiller Malinet ; il va ouvrir et se trouve en présence de son Gambetta :

— Comment, déjà vous ! je ne vous attendais guères au moment où la France est en proie à la fièvre des élections. N'importe, soyez le bienvenu. Entrez, entrez.

— Les élections ! elles n'empêchent pas le commerce. C'est sans doute M^e Malinet que j'ai le plaisir de saluer, dit le Français en entrant dans la salle à manger.

— Oui, Monsieur, et vous Monsieur, vous êtes Mr Léon Pichon dont l'arrivée nous est annoncée.

— Oui, Madame, tout à votre service.

— Mais... interrompit Auguste.

— Allons, n'as-tu pas lu cette circulaire aussi bien que moi ?

— Monsieur n'est donc...

— Monsieur est un honnête commis voyageur, auquel tu vas acheter quelque chose.

— C'est que je n'ai besoin de rien.

— Et moi, tout au contraire, j'ai besoin de quelque chose.

Voyons, Mr Pichon, conseillez-moi en ami. N'avez-vous pas là quelque liqueur de confiance, liqueur de dame ? Nous ne regardons pas au prix.

— Pernette, oh ! Pernette, crie le Conseiller.

— Calme-toi, Auguste. Ah ! ces Messieurs ont leurs plaisirs ; ils s'en vont aux tirs, aux fêtes, où ils boivent des vins délicieux ; et nous, pauvres femmes, quand nous avons envie de quelques douceurs, on nous répond toujours ; c'est trop cher.

— Madame, dit le commis voyageur, je puis recommander en conscience cette crème de vanille ; le prix en est un peu élevé ! Cinq francs le litre.

— C'est pour rien. Auguste, inscris-moi sur le champ et sans hésiter, sur le carnet de Mr, une commande de 24 litres de crème de vanille.

— Vingt quatre litres !

— Oui, je veux en avoir jusqu'à ma fin. Allons, Auguste, exécute-toi de bonne grâce.

Auguste, confus, signa ce que sa femme voulait, et Mr Pichon partit, enchanté de sa visite.

Quand il fut dehors :

Auguste, n'est-ce pas, tu n'en parleras pas au cercle ?

Cette fois, Auguste obéit. Dès lors quand il fait mine de se révolter contre l'autorité conjugale, sa femme lui dit :

— Buvons ensemble un verre de la liqueur Gambetta.

Et la paix se rétablit dans le ménage comme par enchantement.

Nous recevons d'excellents renseignements sur notre nouvelle troupe dramatique, dirigée par M. Laclaindière, artiste de talent, très connu à Paris, et chaudement recommandé au comité du théâtre, par M. Vaslin, notre ancien directeur. La troupe, composée avec beaucoup de soins, donnera des représentations à Neuchâtel et à la Chaux-de-Fonds, pendant deux mois à peu près avant de nous arriver, et acquerra ainsi un ensemble qui ne peut que contribuer puissamment à la réussite de notre saison théâtrale.

L'hiver et ses longues soirées approchent à grands pas. Les fêtes de familles vont recommencer et l'on va remplacer les plaisirs qu'on ne peut plus trouver au dehors par les délassements du foyer. Au nombre de ces derniers, la musique occupe maintenant une large place ; elle se popularise chaque jour davantage et devient un des éléments de récréation les plus répandus ; nous n'en voulons d'autre preuve que l'extension prise par certains magasins de musique. Le catalogue de M. E. R. SPIESS (Maison Hoffmann), à Lausanne, qui nous tombe aujourd'hui sous les yeux et nous suscite ces réflexions, n'offre pas moins de 80,000 morceaux au choix des artistes et amateurs, sans compter les ouvrages théoriques et les journaux. — Cette maison, toujours soucieuse de satisfaire ses clients en se tenant sans cesse au courant des nouvelles productions et des progrès de l'art musical, met un soin tout particulier à l'achat de ses pianos, provenant des meilleurs facteurs de Paris et d'Allemagne.

Les dégustateurs de vin ont, pour préciser leurs jugements, des expressions souvent bizarres, mais parfaitement caractéristiques et imagées. Un vin a

de la chair, est pointu, manque d'étoffe, tire la saute, montre la ficelle, etc., etc.

La semaine dernière, Charles Monselet, en ce moment en villégiature dans la Gironde, se trouvait à déjeuner en compagnie de quelques personnes chez un ami, dont la cave est savamment approvisionnée.

Après certaine bouteille débouchée, un connaisseur flaire son verre avec recueillement, agite le précieux liquide dans le cristal, humecte lentement son palais :

— Bon vin, dit-il ; je ne lui reproche que d'être un peu étiré.

— Bah ! répond Monselet, s'il est tiré, il faut le boire.

Dans un cirque, un acrobate exhibe un singe savant, qu'il tient en équilibre sur son épaule, sur son bras, sur sa tête.

Le singe, que ces exercices semblent peu amuser, descend lestement et se sauve dans la coulisse.

Un spectateur se tourne vers son voisin :

— Ce quadrupame, dit-il, proteste contre les doctrines de Darwin. Il démontre que c'est le singe qui descend de l'homme.

Dans un bal public donné dans le courant de l'été, le maître de l'établissement voulant, par une galanterie de bon ton, épargner aux dames les désagréments occasionnés par la fumée du tabac, avait suspendu au-dessus de l'orchestre une grande pancarte sur laquelle on lisait :

ICI L'ON FUME DEHORS.

Un marinier fit construire des bains. Quand ils furent achevés, il songea à une enseigne, et voici celle qu'il rédigea :

« Bains à 4 sous pour dames à fond de bois. »

Et il la montra à ses garçons, qui lui rirent au nez ; il les mit à la porte. Après quoi il réfléchit et modifia ainsi la rédaction :

« Bains à fond de bois pour dames à 4 sous. »

Les garçons étant renvoyés, n'avaient plus voix au chapitre de notre marinier ; mais son épouse cria au scandale ; il prit un dernier parti et écrivit :

« Bains pour dames à 4 sous et à fond de bois. »

En souscription, pour paraître très prochainement :

III^{me} édition du VOYAGE DE FAVEY ET GROGNUZ, augmentée d'un nouveau récit :

Course à Fribourg et à Berne
avec Favey et Grognuz, pendant le *Tir fédéral*
Prix pour les souscripteurs 1 fr. 20. —

En librairie 1 fr. 50.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie